

DEUX EMPEREURS.

Des écrivains mal renseignés ou mal intentionnés, peut-être les deux, ont dit un peu trop légèrement, comme cela arrive volontiers aux écrivains de nos temps, que Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, fils de Frédéric et petit-fils de Guillaume Ier, était fou.

On ne devrait point oublier, en constatant un tel chose et un tel malheur, que l'on peut tout naturellement froisser un royaume, blesser un empire et manquer de respect à un peuple qui n'est point au second rang de la civilisation moderne.

Car il n'est point admissible, en ce siècle remarquable à tant de titres, qui a des lumières et des libertés partout, qu'un royaume veuille d'un roi fou, qu'un empire glorieux un empereur fou ou qu'un grand peuple accepte pour maître, pour souverain et pour représentant de son nom et de ses titres devant les nations de la terre un homme qui serait fou.

Il faut toujours, en parlant, considérer de qui l'on parle et à qui l'on parle, et ne jamais prononcer à la légère un mot qui sonne mal, une parole qui contiendrait une exagération ou un jugement qui renfermerait une injustice.

La plaisanterie elle-même ne doit point dépasser certaines bornes, et quand même un homme ne serait point empereur ou ennemi, n'étant que simple particulier, il serait malaisé de le dire fou ou de vouloir le faire passer pour tel quand il a la raison à peu près suffisante à l'homme.

Il importe également, quand on est écrivain ou historien, de voir son adversaire ou son ennemi par le côté le plus favorable et lui rendre la justice à laquelle il a droit. Que Guillaume ait eu des absences d'esprit ou de raison, qu'il puisse même en avoir encore de temps en temps, que l'on trouve des lacunes et des incertitudes dans son cerveau impérial, des points faibles ou maladroits, des idées qui peuvent être fausses et devenir plus fausses encore, des rêves gigantesques comme en ont les hommes exceptionnels, les illusions d'un empereur qui vit dans le domaine des choses extraordinaires, héroïques, qui surprendront la postérité, cela n'est pas rigoureusement impossible, et dans le puissant cerveau où le génie habite et l'exécution des choses merveilleuses et surhumaines, il y a au moins deux coins pour la folie.

Croyons même que dans tout grand homme il y a un fou, sinon plusieurs.

Mais Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, n'est pas fou.

Guillaume II, non plus, n'est ni idiot ni ignorant.

Les idiots sont des imbéciles, ceux qui n'apprennent rien ou qui ne peuvent rien apprendre; et il n'est point à supposer qu'une couronne puisse convenir sur la tête de ces gens-là et soit honorable au peuple.

Guillaume, né en Allemagne du reste, c'est-à-dire un pays savant et éclairé, a reçu une éducation classique et ne peut pas être mis au rang des souverains ignorants et illettrés. Le contraire est plutôt vrai dans une certaine mesure.

Il a appris sous la direction de professeurs érudits.

Il sait assez de latin pour traduire Quinte-Curce à livre ouvert, et s'il fait des barbarismes et des solécismes, c'est par licence impériale.

Il parle l'allemand de son père et surtout de son grand père aussi grammaticalement que possible, sans effort guttural, et connaît tous les termes militaires de cette langue mieux que pas un autre

dans son empire et parmi ses officiers. Ses harangues et ses toasts ont de la valeur et de l'ampleur, et l'on peut y trouver parfois le métal de l'orateur.

Il possède l'anglais de sa mère et de sa grand-mère, dans lequel il ne compose pas de musique, il est vrai, mais qu'il prononce sans difficulté et non sans une certaine élégance particulière. Il aimerait l'anglais s'il n'était pas Prussien.

Il peut au besoin parler le français, non pas bien entendu, comme un membre de l'Institut de France, avec une prononciation irréprochable, mais suffisamment pour se faire comprendre, ainsi qu'un Saxonn ou un Badou. Mais Guillaume n'aime pas cette langue dont les notes ne sont pas assez énergiques et dont l'harmonie est molle. Il lui déplaît de la voir civilisée et diplomatique. Il voudrait l'anglais ou le dédaigné. Il n'admet point qu'on lui paie un tribut d'éloges et d'admiration, et s'il ne parle pas plus souvent de son aïeul Frédéric, le prétendu philosophe de « Sans-souci », mais un Anti-Machiavel deux fois plus Machiavel que l'Italien de ce nom, c'est que Frédéric le Grand, le vainqueur de Roebach et le conquérant de la Silésie, a écrit des poésies et des ouvrages philosophiques dans la langue française, sa langue de prédilection, mais qu'il n'a pourtant point immortalisé par la supériorité de ses ouvrages et par l'éclatante beauté de ses poésies.

Et Guillaume, comme de juste et pour être à la hauteur de son nom et de son temps, doit bien savoir un peu de russe pour s'entretenir avec Nicolas, son impérial voisin, qui s'entête pourtant à lui parler français, et un peu d'italien pour converser avec son ami Humbert ou pour passer en revue les soldats du roi d'Italie.

On aurait donc tort de croire et de dire que Guillaume est un ignorant.

Ce serait là une calomnie aussi absurde que gratuite.

Un polyglotte n'est pas un ignorant et la connaissance de six ou sept grammaires dit incontestablement une éducation complète, soignée et qui ne laisse plus rien à désirer dans un prince.

Un ignorant, Guillaume II, n'est pas un esprit tout à fait superficiel, sans profondeur et sans vues élevées, avec l'excessive vanité de ceux qui veulent tout savoir, tout connaître, dominer tout et n'avoir de supérieur que rien.

Ce doit être là un jugement erroné ou une appréciation inexacte. Cet homme, jeune encore, plein de vie, d'énergie et de mouvement, qui participe à tout et qui veut tout embrasser, n'a pas la langue d'un homme aux connaissances bornées et pour lequel il y a beaucoup de choses étrangères en ce monde. Car la langue, ce principe et peut-être ce synonyme du style, est l'homme.

Et si Guillaume possède déjà les langues étrangères dont nous avons parlé plus haut et qui en font une espèce de polyglotte assez remarquable, il sait, dans la langue qui est sienne et nationale, dure assurément mais riche, les multiples langues du roi et de l'empereur, du général et du soldat, de l'amiral et du marin, du diplomate et de l'homme d'Etat, du législateur et de l'orateur, de l'économiste, du ministre religieux, du savant, du professeur, de l'université, du gymnase, de l'école, du poète, du compositeur, du musicien, du mécanicien, de l'artilleur et du chasseur.

Il n'est embarrassé sur aucun sujet. Les sciences, les arts et les lettres sont de sa compétence. Il connaît à fond l'admirable langue de la musique.

Il est compositeur et a fait un opéra.

Poète par l'imagination et l'enthousiasme, il l'est encore par la magnificence de l'image, l'harmonie des expressions et la richesse, de la rime.

Plus tard peut-être, il sera historien-avec ses « Commentaires », comme César, et s'il écrit jamais un livre de art militaire, ce sera un ouvrage absolument extraordinaire.

En attendant, quand il danse, c'est sûr.

Mais s'il était l'homme superficiel que certains veulent voir, sa toasts seraient heureux n'auraient pas la variété qu'ils ont, ses harangues et ses discours dont il n'est point avare n'étonneraient pas autant et plairaient moins, et il ne se hasarderait jamais à parler devant des corps savants et des universités, devant l'Allemagne érudite, sur des sujets de la plus haute importance, et prouvant dans maintes occasions, par des citations latines faites à point ou à propos, qu'il a fait d'assez bonnes études et qu'il n'a pas complètement oublié ses classiques dans les tracas d'un grand empire et sous le poids d'une couronne aussi lourde que celle de Charlemagne.

En vérité, il est peut-être facile de rire et de se moquer de l'homme qui préside actuellement aux destinées de l'Allemagne, surtout si l'on considère ses aptitudes nombreuses et son étrange universalité, et l'on peut même avouer qu'il n'est pas rigoureusement supérieur en tout, en théologie par exemple, puisqu'il ne veut aucun partage dans le privilège de l'infaillibilité; mais il serait injuste de lui refuser un côté artiste assez rare chez les empereurs et de ne point reconnaître en lui un artiste peu commun.

Comme Nérôn, bief calomnié du reste par Tacite et d'autres, il pourra dire en mourant: Quel artiste le monde va perdre en moi!

Mais l'homme qui domine en Guillaume, avec l'empereur autoritaire qui veut faire accepter à l'Allemagne protestante le principe du droit divin, surtout le soldat et l'homme féodal. Le mot démocratie est pour lui un mot bien plus barbare que ses ancêtres eux-mêmes, et si le peuple doit exister, c'est comme armée disciplinée, soumise, puissante, obéissante et conquérante au besoin, avec des chefs d'une classe noble et supérieure. La capitale de son empire doit être une caerne, avec des uniformes, des sabres, des fusils, des canons, des revues militaires et un perpétuel mouvement de troupes. S'il lui faut accepter un parlement ou un reichstag, ce parlement aura l'obéissance toujours prête, le respect toujours complet et l'argent toujours aux ordres de l'empereur. Et pour tout fait-il que l'Allemagne moderne, par révolutionnaire du reste, volontiers respectueuse à l'autorité, endormant son socialisme aux fumées de la bière et du tabac, ait une espèce de suffrage universel qui pourra la troubler plus tard et peut-être lui révéler sa force? Car l'on ne sait jamais trop ce qui peut sortir d'une feuille de papier qui s'imprime, d'une parole qui se dit à certains moments et d'un vote qui s'appelle l'anonyme, mais qui peut être le peuple. Et au lendemain d'une défaite et d'une déroute, quand l'empereur fuit devant l'ennemi? Car c'est ainsi, de nos temps, que tombent les empereurs et les empires, pas toujours invincibles et très imparfaitement protégés par le droit divin que Léon XIII réserve pour lui seul.

Mais Guillaume II, soldat avant tout et par dessus tout, avens nous dit, porte bien plus l'uniforme militaire que la pourpre impériale, et son casque, qu'il ôte rarement, convient beaucoup mieux à sa tête que la couronne d'empereur. Il aime le casque brillant, éclatant, poli, pointu, orné de l'aigle, sur lequel le paratonnerre défie la foudre. Ce casque, sur la tête de son grand père, a vu des batailles épiques et remporté des victoires mémorables. Il dit une race belliqueuse et conquérante en même temps qu'il met l'homme d'armes et le soldat au-dessus de tous les autres, plus haut que toutes les classes, dans la gloire des combats et dans l'apothéose des

victoires qui s'immortalisent par les monuments de bronze ou les colonnes d'airain. Il fut grec, il fut romain, il fut german. C'est la seule coiffure qui convienne à l'homme fort, à l'homme brave, à l'homme qui doit combattre, au peuple que n'a point enervé une civilisation molle et lâche, à la nation qui veut dominer et qui veut être la première, la plus respectée et la plus glorieuse de toutes les nations de la terre.

Guillaume fer en portait un.

J. GENTIL.

VIEUX SOUVENIRS.

Amsterdam. — Dès ce moment, la campagne hollandaise se montre dans sa merveilleuse fertilité. Durant deux heures — jusqu'à Amsterdam, — je contemple, sans me lasser, cette plaine féconde, entre-coupée de canaux, où court une eau limpide, avec de plantureux pâturages où reposent et paissent, l'étranger parfois, vers le train en marche, la tristesse vague de leur regard, de belles vaches blanches tachetées de noir; avec ses maisons de ferme coquettes et ruisseaux de propriétés pimpantes et bien époussetées, comme des décors d'opéra comique; avec ses moulins à vent dont les grands bras immobiles coupent l'air et, peu à peu, répandent sur le souriant paysage une note doucement mélancolique qui va jusqu'à l'âme et la pénètre.

La Hollande est un pays sur lequel la question de l'avenir se pose comme un point d'interrogation. Nul n'ignore que le roi de Hollande est atteint d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas. C'est une simple question de temps. Le roi avait un fils qui, un beau jour, comme un écuyer en rupture de collège, laissant de côté la grandeur royale, s'en vint vivre à Paris en plein boulevard. Tous nos mondains se rappellent ce fils de roi, habitué des cabinets particuliers de nos grands restaurants, menant avec des filles, une existence joyeuse, peu faite pour hausser le prestige royal. Il étonna Paris par ses intrigues amoureuses, et mourut à la peine après un épuisement de débauches sans fin. L'héritière du trône de Hollande est une toute petite fille, sur laquelle les princes allemands semblent déjà vouloir jeter leur dévolu.

— Depuis que ces notes ont été écrites, les événements se sont précipités. Le roi est mort. La dictature du royaume est passée entre les mains de la reine régente jusqu'à la majorité de la petite princesse. Et, dernièrement, tous ceux qui ont quelque souci de l'indépendance hollandaise, ont dû apprendre avec plaisir que la petite reine avait refusé la main d'un de ces princes allemands qui convoitent la couronne.

Entre à Amsterdam par un temps pluvieux et sombre. Il est dimanche. Le Dam — place centrale — et la Kalverstraat sont remplis d'une foule immense et, aux fenêtres, d'un bout de la rue à l'autre, flotte le drapeau hollandais. La vue du drapeau national, avec la seule différence que les trois couleurs partent de la hampe. Je m'informe. On m'apprend qu'on célèbre la neuvième année de la princesse royale Wilhelmine. Le vieux roi disparaît bientôt, et c'est dans cette enfance de neuf ans que les Hollandais ont mis toute leur confiance pour éviter l'absorption menaçante du peuple voisin qui le débordait. Aussi, quel enthousiasme, quels cris, quelle fête, comme cette foule s'abandonne à la joie, et au bruit, répandant dans toutes les rues, poussant des vivats, chantant à tue-tête.

Mais, sur leur charpente si lourde, sous la flagrant lenteur de leur démarche, sous l'irrésolution apparente de leur pensée, une volonté se cache, patiente et tenace, une intelligence complète, une invincible ardeur au travail. Ces colosses ont fait la terre qui les porte. L'Océan, comme dit une vieille médaille de leur pays, s'est trouvé pour eux, à la fois un ami précieux et un redoutable adversaire. — protector et hostis — Ils l'ont vaincu, en fin de compte, mais quels efforts il a fallu, au milieu des inondations de la mer et des affaissements du sol, pour construire les digues qui les protègent! Amsterdam est divisé en 90 îlots, réunis les uns aux autres par 300 ponts. Cette grande ville de 300.000 habitants repose tout entière sur des pilotis. — Le Palais Royal seul n'en compte pas moins de 13.659 à sa base. Il faut, à l'entretien de ces ponts, de ces canaux, de ces digues, une surveillance incessante, et des frais qui ne s'élevaient pas à moins, en moyenne, de 2,500 francs par jour.

Aussi cette grande ville est-elle curieusement pittoresque. Les canaux, sur les deux rives, sont bordés d'arbres, mal vu d'ailleurs, et de maisons, construites en briques et aux couleurs variées, brunes, roses et rouges, si merveilleusement propres. Ces quartiers qui bordent l'eau sont silencieux, peu animés, comme retirés de la vie du monde. Mais, de la passer dans la Kalverstraat, dans la Dorlandstrad, vous trouvez une ville bruyante des gens affairés, des magasins très riches, une plénitude de vie qui vous étouffe et vous emporte dans son irrésistible courant.

YAN DE LESCA.

A suivre.

te. Il faut l'avoir vue en un jour pareil pour admirer et comprendre au Musée, dont elles sont une des richesses, les audacieuses et si turbulentes kermesses de Steen, de Teniers et de Van Ostade.

Les femmes manquent de finesse et de grâce. Fraîches, sans doute, d'un teint rose souvent délicat, mais trop en chair et si lourdes dans leur démarche! Au milieu de la foule, se pressent, venues des campagnes voisines, « les riches paysannes de la Frise, la tête encapuchonnée dans un bonnet tuyaute, sur lequel un chapeau en façon de cabriolet se cabre convulsivement, pendant que sur les tempes et le front deux plaques d'or et de tire-bouchons d'or encadrent un visage blafard et mal venu.»

Ces lignes de Taine les font revivre à mes yeux dans la richesse étrange de leur coiffure qui dit leur fortune et renseigne ceux qui prétendent à leur main. Les hommes sont la plupart de grande taille, mais « charpentés à gros coups ou roncés, lourds et sans élégance. Les traits sont volontiers irréguliers, bosselés, avec des pommettes saillantes et des machoires marquées; fréquemment des assemblages incinchés de forme et de tons, de bouffissures étranges de chair, des caricatures.»

Sinon dans les jours de grande fête, comme celui-ci, où pour la première fois ils m'apparaissent, ils parlent peu, s'étonnent aisément, et lorsqu'on cause avec eux, paraissent revenir d'un rêve.

Le soir, à la table d'hôte, où volontiers, surtout le dimanche, ils aiment à se rendre, je les examine à loisir. Pas de conversation. Ce serait du temps perdu. Or, à table surtout, il n'en faut pas perdre. Ils mangent avidement. Les plats sont nombreux, très nombreux: beaucoup de viande; les pommes de terre remplacent le pain, et, ce qui m'étonne, le rôt s'accompagne de confitures ou de fruits sucrés en compote. Ils prennent tout, absorbent tout en quantité prodigieuse. Leur nourriture m'explique leur figure bouffie, et l'impossibilité de leur caractère.

Mais, sur leur charpente si lourde, sous la flagrant lenteur de leur démarche, sous l'irrésolution apparente de leur pensée, une volonté se cache, patiente et tenace, une intelligence complète, une invincible ardeur au travail. Ces colosses ont fait la terre qui les porte. L'Océan, comme dit une vieille médaille de leur pays, s'est trouvé pour eux, à la fois un ami précieux et un redoutable adversaire. — protector et hostis — Ils l'ont vaincu, en fin de compte, mais quels efforts il a fallu, au milieu des inondations de la mer et des affaissements du sol, pour construire les digues qui les protègent! Amsterdam est divisé en 90 îlots, réunis les uns aux autres par 300 ponts. Cette grande ville de 300.000 habitants repose tout entière sur des pilotis. — Le Palais Royal seul n'en compte pas moins de 13.659 à sa base. Il faut, à l'entretien de ces ponts, de ces canaux, de ces digues, une surveillance incessante, et des frais qui ne s'élevaient pas à moins, en moyenne, de 2,500 francs par jour.

Aussi cette grande ville est-elle curieusement pittoresque. Les canaux, sur les deux rives, sont bordés d'arbres, mal vu d'ailleurs, et de maisons, construites en briques et aux couleurs variées, brunes, roses et rouges, si merveilleusement propres. Ces quartiers qui bordent l'eau sont silencieux, peu animés, comme retirés de la vie du monde. Mais, de la passer dans la Kalverstraat, dans la Dorlandstrad, vous trouvez une ville bruyante des gens affairés, des magasins très riches, une plénitude de vie qui vous étouffe et vous emporte dans son irrésistible courant.

YAN DE LESCA.

A suivre.

VUE D'AUTOMNE.

Sur le lac déjà moins bien flote la bûche légère des matins d'octobre, et là-haut sur les coteaux jaunissent les vendangeurs, hommes et femmes, avançaient lentement dans la vigne; et ce tableau vivant passe, comme le râteau d'un âpre jour, emmenant avec lui tout l'or des souches qu'il dépeuple.

Hardi, vendangeurs! elles sont mûres pour le pressoir, les grappes lourdes qui font plier les souches! Hardi! le jus sucré distille au sein de grains brunis, et ce soir, à la veillée, dans le pressoir humide que l'alcool sature de grisantes bonités, ce soir, réunis autour de la cuve, le verre en main, vous nous direz si le soleil a tenu sa parole quand il promettait de beaux vins! Hardi, vendangeurs! remplissez les paniers! coupez, coupez toujours!

Et vous, Françoise, n'oubliez pas le grappillon caché sous les feuilles! Car si l'un des garçons le découvre, il vous punira, en faisant sonner sur vos joues roses deux gros baisers, bourrus comme le vin nouveau. C'est l'usage du canton. Toute fille qui oublie sous la souche une grappe qu'elle aurait dû cueillir doit se laisser embrasser.

A quelque chose malheur est bon! Laides ou folles, combien de vendangeuses trouvant qu'il est doux d'être oubliées! N'est-il pas vrai? Si vous le demandez à ces jeunes, elles rougiront sans répondre. Mais voici deux vieux qui vous le diront bien. C'est M. Jean et Mme Fanchette, les anciens fermiers, qui sont vains, appuyés sur leurs cannes, bras dessus, bras dessous, clopin-clopan, voir comment le vendange marchait.

Anjourd'hui, les fils ont pris la ferme; les deux vieux n'y sont plus rien; mais la vendange est une fête, et quand ils regardent la troupe de leurs petits-enfants grappiller la vigne comme une volée d'étourneaux, ils pensent au bon temps de leur jeunesse, alors qu'il y a cinquante ans ils vendangeaient dans cette même vigne, lui robuste et insouciant, elle fraîche et joyeuse.

Qu'il est loin ce temps-là! Et tandis que le vieux parle de la récolte avec le fils aîné, tandis que retentissent, entrecoupés de rires bryants, les chants naïvement gaulois des vendangeurs, l'aïeule, hochant la tête, et risquant un sourire de sa bouche édentée, murmure: « Il fait bon être jeune! »

Où il faisait bon être jeune! Vous les rappelez vous, vieille Fanchette aux cheveux blancs, les grappes oubliées dans votre lignée de souches? Pierre, le grand gars aux yeux clairs, savait bien les trouver après vous ces grappes oubliées, discrètes messagères d'amour!

Anjourd'hui, Pierre est un vieillard; ses larges épaules se sont voûtées, mais lui-même comme vous, Fanchette, se souvient encore de la longue allée de platanes et d'ormes où, le soir, en revenant à la ferme avec le dernier char de vendanges il vous disait tout simplement: « A quand la nocce? » Et chaque fois qu'il répétait sa demande, il l'accompagnait d'un coup de coudé et d'un gros rire. Cela ne vous a pas empêché de dire: « Oui! » et l'amour que vous laissiez dans les grappes, derrière vous, Pierre vous l'a rendu pendant de longues années.

Bien des printemps ont passé; vous avez fait bien des semailles. Avec beaucoup d'été vous avez vu rentrer dans les gre-

niers bien des milliers de grèves blondes; bien des fagots de sarments ont brûlé dans la grande cheminée durant les soirs d'hiver. Mais Pierre et Fanchette sourient encore lorsqu'un garçon trouve une grappe, et qu'une fille oubliée fait combler de se fâcher quand il lui faut subir la douce expiation.

Derrière les coteaux vendus, le soleil descend, jetant au lac ses derniers rayons; les vendangeurs sont las, et lentement, par groupes, ils regagnent la ferme. Le vieux Pierre et la Vieille Fanchette les suivent de loin, et maintenant que la journée est finie, comme deux vétérans après la bataille, ils sentent venir à eux une mélancolie qu'ils ne comprennent pas bien. Plus de jeunesse, plus de travail — et, par conséquent, plus de gaîté. Mais, dans leur bou langage de paysans, ils ne trouvent aucun mot pour le dire. Ils se taisent, voilà tout, et marchent la tête baissée.

De temps en temps le vieux Pierre s'arrête et veut parler de la récolte:

— On vendra cinquante-deux, cinquante-trois...

Mais Fanchette ne répond rien, et, en silence, tous deux se remettent en route.

La nuit est venue; on a mangé la soupe, et avant d'aller au pressoir on allume les pipes. Devant la ferme, sur les bancs des bois, on cause, on rit. Mais tandis que la jeunesse s'égaie, Fanchette a pris le bras de Pierre, et instinctivement ils sont retournés du côté de la vigne.

Pour s'y rendre, il faut passer du côté des platanes; dans cette allée est un banc qu'ils connaissent bien.

Jeunes paysans, la poésie des choses ne vous touche guère! Le travail de bras empêche la rêverie. Pour vous, le ruisseau dans la mousse, l'attelage des bœufs qui sillonne les chaumes dorés, le soleil qui se lève et égrène le Peau du moulin, les semailles prochaines ou la chaleur qui fait mourir les fruits. Tout au présent, rien au passé!

Mais quand les cheveux blanchissent, les souvenirs reviennent, et les souvenirs font rêver. Sur le banc, à côté de Pierre, la vieille Fanchette est longtemps restée assise. C'est le banc des fiançailles, et chaque année, à la vendange, ils reviennent là, comme ils y sont venus pour la première fois, quand ils avaient vingt ans. Et aujourd'hui il ne sont embrassés sur les deux joues, tendrement, pour se remercier l'un et l'autre des cinquante ans de bonheur promis et donné.

Quand ils retournent à leur pressoir, avant de faire atteler la « Grise » et de rentrer au village, les compagagnons leur font goûter le vin nouveau, et le plus malin de la bande leur dit, tout en choquant son verre aux leurs: — Hein! d'où venez-vous grand-père, avec votre amoureux se f...

Les deux vieux ne répondent rien, haussent les épaules et sourient.

Adieu, paniers!... vendanges sont faites!

PENSEES.

— Aïe, mes chers amis! était-ce vraiment sage un service qui le consolait; servais, en tous cas, pour votre avantage personnel, des hommes de l'association, si vous en faites, lui serait toujours attribué!

Un bon gendre, très faible, vint par un mariage d'amis parrains et de proches connaissances, à toutes les chances pour être traité d'égroté et d'avar.

froid mortel envahit le cœur de Madeleine. Ainsi une autre prendrait sa place au foyer de Lucien, serait la mère de ses enfants, aurait droit à sa protection, comme à sa tendresse.

Cela lui parut monstrueux, et cachant sa tête dans ses mains: — Grand-mère, grand-mère, exclama-t-elle, voilà donc ton ouvrage détruit à jamais.

Et elle écrivit en sanglots pressés, convulsifs.

Il lui semblait qu'une déchirure se faisait en son âme, et que lentement, ce qu'il y avait encore de vivant en elle s'évanouissait.

Le soir, une fièvre intense se déclara.

Madeleine fut forcée de s'allier et le médecin, appelé en toute hâte, trouva à sa maladie des symptômes assez graves pour interdire formellement le départ de Mme de Creil, quelque insistance que mit la jeune femme.

Elle ne voulait pas que Lucien l'accusât de manquer à sa parole, elle lui écrivit simplement qu'elle ne pouvait se rendre à Paris avant quinze jours et qu'alors elle se conformerait à ses instructions.

La fièvre cessa facilement au moment où le moral surtout était atteint, aussi la convalescence se prolongea. Madeleine demeurait inerte, affaîné dans son grand fauteuil, rollissant sans cesse la lettre de Lucien, tantôt indignée, tantôt s'attendrissant

devant les expressions affectueuses qu'il employait à son endroit, et le regret qu'il laissait entrevoir du chagrin qu'il lui causait.

Comme il le disait lui-même, il était faible, mais bon. Sans doute, elle n'avait pas su prendre sur lui cet ascendant conquis en un instant par miss Pole.

Dans les journaux que la vieille Nanie lui apportait régulièrement, désireuse de combattre la noire mélancolie dont elle la voyait atteinte, Madeleine ne lisait guère que les articles mondains, souriant amèrement lorsqu'ils relataient quelques faits et gestes de ses anciennes amies. Un jour un entrefilet étrange frappa ses regards. La note disait:

« Mariage mondain.

La fin dimanche prochain.

Mrs. Wiselows' Soothing Syrup

It has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS FOR THEIR CHILDREN'S COUGHS, BRONCHITIS, WHOOPING COUGH, CROUP, AND ALL AFFECTIONS OF THE THROAT AND LUNGS. IT IS THE ONLY SYRUP THAT CURES ALL THESE AFFECTIONS. IT IS THE ONLY SYRUP THAT IS PURELY VEGETABLE AND DOES NOT CONTAIN ANY OPIUM OR OTHER DRUGS. IT IS THE ONLY SYRUP THAT IS GUARANTEED TO CURE ALL THESE AFFECTIONS. IT IS THE ONLY SYRUP THAT IS GUARANTEED TO BE PURELY VEGETABLE AND DOES NOT CONTAIN ANY OPIUM OR OTHER DRUGS. IT IS THE ONLY SYRUP THAT IS GUARANTEED TO CURE ALL THESE AFFECTIONS. IT IS THE ONLY SYRUP THAT IS GUARANTEED TO BE PURELY VEGETABLE AND DOES NOT CONTAIN ANY OPIUM OR OTHER DRUGS.

LOUISIANA'S NEW ORLEANS. MARCHAND D'ORLÉANS. 219 RUE DE CHARLES.

PAR HECKER & SMITH. ANNONCE JUDICIAIRE. Vente en Partage.

JOLI COTTAGE SEUL. No 2921 rue Amélie.

Mlle Nellie Smith Robinson et John Robinson, son époux.

PAR HECKER & SMITH. J. Paul Hecker, notaire. — Bureau 324 rue Carondelet.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

PAR JOHN J. CASTELL & CIE. Succession de Veuve Catherine Logan.

AVIS. Exécution des mandats de non payés de New Orleans, Port Jackson & Grand Isle.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.

PAR E. CURTIS. ANNONCE JUDICIAIRE. In re The Moss Cigar Co., Ltd.